

Une reconnaissance

J'y repense souvent pour une double occasion. Tout d'abord quand je suis à pied, en fin d'après-midi, alors que je quitte le village du Pont, et que je retrouve le bord du lac pour m'apprêter à rejoindre ma propre localité des Charbonnières, et ensuite, lors de cette même promenade, quand j'arrive presque en son terme, au Crêt du Puits, voyant sur ma gauche la maison qu'habitait autrefois mon copain Hector depuis longtemps déjà au royaume des anges.

Le Pont, ce qui a été dit cent fois, c'était des aller et retour de notre village à ses différentes officines, dont celle du Grand Bazar, celle du dentiste en passant par celle du coiffeur, mais surtout le kiosque. Il y a là toutes sortes d'obligations, et pas forcément des meilleures, mais aussi des satisfactions. Parlons plutôt de plaisirs. Le kiosque en était l'un des dispensateurs incontournables. C'est là, à la suite de mes deux frères, que je pus m'approvisionner en récits complets, les RC, essentiellement des Artima. J'en fais tout un monde alors que la période fut courte. Tout au plus quatre ans, et puis encore, c'est compter large, au maximum de 1956 à 1959, à peine une législature d'autrefois, une légère parenthèse dans la vie d'un homme, mais dans celle d'un enfant par contre, une durée perçue comme infiniment plus longue que ce qu'elle fut réellement.

En ces quatre ans, ces séries d'Artima purent varier dans leur présentation générale et dans leur contenu. D'aucunes purent même s'éteindre. Néanmoins, par le miracle du souvenir, ces quatre années restent solides, dispensatrices de voluptés de lecture que l'on aurait difficilement trouvées ailleurs.

Il faut dire que la maison d'édition Artima avait su proposer des dessinateurs honorables mais aussi avait mis à notre disposition pour mieux nous appâter, des bandeaux de titre fort alléchants, meublant le haut de couvertures vraiment sensationnelles ! Tout cela au fur et à mesure des mois et à un moment donné de ceux-ci où Mme Albertano, la boutiquière, se réapprovisionnait avec les séries en cours, ce qui nous invitait une fois de plus à nous rendre au Pont. Certes parfois à pied, en référence à ce qui précède, mais le plus souvent quand même à vélo, les Artima pincés sur le porte-bagages, la distance entre les deux villages étant rapidement franchie.

Des heures inouïes vécues en ces retours bénis, à savourer par avance ces aventures, ce que nous pourrions découvrir bientôt dans des moments plus larges encore où nous lirions ces récits dans la chaleur et la sécurité d'une grande maison et au sein d'une famille de quatre garçons.

Pourquoi ai-je parlé d'Hector ? Pour la simple raison que la bourse de son père pouvait lui permettre d'acheter des Artima autant qu'il en voulait. Mais ce compagnon étant très large, cette situation avait l'avantage de me permettre de lui emprunter tout ce que je n'avais pas pu acheter. J'allais ainsi souvent chez lui, dans sa chambre à coucher du rez-de-chaussée qui me semblait être un paradis de par la présence d'un entourage de lit où il pouvait mettre tous ses livres et BD dans l'espace qu'il y avait là, quelles belles piles, avec sur le dessus, une lampe

de chevet qui l'autorisait à lire à satiété jusque tard dans la soirée s'il le voulait. Il avait toutes les chances, ce gaillard là, mon copain. Mais petit bémol, comme son père lisait aussi ces productions, y compris les Capitaine Ricardo et les Victor Vincent, petits romans de 32 pages sous couverture là aussi très alléchantes, il me fallait attendre quelque peu. Ce n'était cependant jamais que l'affaire de quelques jours. Un rien de patience et à moi de jouer ! Précisons encore qu'alors nous ne faisons pas de différence entre ce qui était dessiné et ce qui était simplement écrit. A cet égard les aventures du Capitaine Ricardo, surtout du western, me passionnaient tout autant que les RC, et où j'exigeais, en grand romantique que j'étais déjà, que cela se finisse par un beau mariage. Hell and Devil !

Aller chez Hector, c'était certes retrouver mon copain pour d'autres loisirs, mais surtout dans le souvenir pour lui emprunter, non seulement ce que l'on vient de préciser, mais aussi ces Tintin que nous n'aurions jamais à la maison, vu leur prix d'un part, et d'autre part parce que toutes mes maigres économies passaient dans les Artima. Je le retrouve de même parfois dans le souvenir, Hector, et c'est un peu moins émouvant, dans sa chambre du haut où il avait installé son train électrique couvrant toute la surface du sol. Je sentais alors réellement la différence qu'il y avait entre nous deux, lui déjà un peu technicien, moi resté plus simple avec un goût plus grand pour la lecture. Une différence qui allait d'ailleurs bientôt nous séparer à jamais. Mais quelle fabuleuse époque quand même. J'avais entre dix et douze ans. Le meilleur de ma vie, mes amis, alors que je n'avais aucun problème majeur dans cette partie de mon existence, avec même pour l'école une facilité qui ne me rendrait pourtant que des services limités dans la suite, errant à jamais entre deux mondes, l'imaginaire où je nageais comme un poisson dans l'eau, et le vrai, où je peinerais toujours à placer ma pauvre carcasse !

Ces lectures, nous les devons certes à un éditeur, mais plus encore aux dessinateurs de BD. Ils étaient souvent leur propre scénariste. C'étaient tous des mercenaires appliqués qui devaient souvent pondre une trentaine de planches, soit une par jour au minimum, pour gagner médiocrement leur vie, participant même souvent au dessin de deux séries différentes tout en même temps. Je leur dois beaucoup, ma reconnaissance leur est acquise bien qu'ils ne la connaîtront jamais puisque tous décédés, et tous partis pour le paradis enchanté des dessinateurs de tous bords, et quelque soit le succès qu'ils aient pu avoir avec leur production. A l'époque ils œuvraient en silence dans l'indifférence du monde adulte, plus encore de l'intelligentzia pour laquelle ils n'existaient tout simplement pas. Ils travaillaient dans l'ombre à produire des petits Mickey. Alors même qu'ils étaient presque tous fort habiles voire géniaux et qu'ils réalisaient des histoires solides. Certes leur style, en comparaison de celui de nombre des dessinateurs actuels était sobre, appliqué, voire monotone. Néanmoins ils arrivaient à vous proposer des récits dont le scénario linéaire ne vous demandait pas de vous casser la tête pour arriver à comprendre une histoire. Certes aussi il y en avait des plus ou moins bons, mais intuitivement nous avons pu établir une hiérarchie dans le sens de la qualité et de l'intérêt d'un titre. Tous pourtant, et quelque soient leurs qualités et

leurs défauts, participaient à cette œuvre commune qui allait donner près de 3000 aventures à cette fastueuse collection, considérant que sur 32 pages, 16 étaient consacrées au récit principal et 16 au récit secondaire. Ils œuvraient comme des forcenés derrière leur table à dessin, ils allaient livrer des planches qu'on ne leur rendrait même pas, considérant celles-ci, utilisées pour réaliser les plaques d'impression, comme désormais inutiles, presque bonnes à jeter. Les meilleures étaient celles d'Eugène Gire avec Ouragan, véritables splendeurs graphiques en lesquelles on ne put jamais déceler l'ombre de la moindre faiblesse.

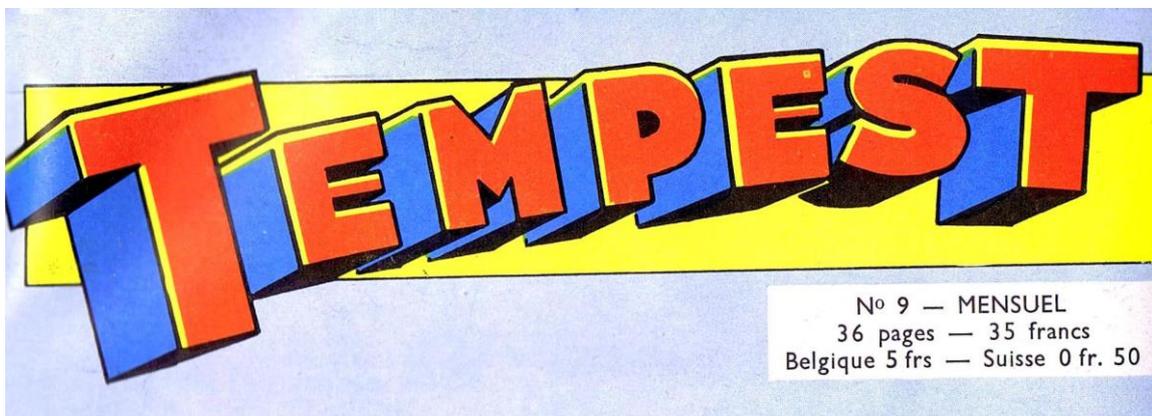
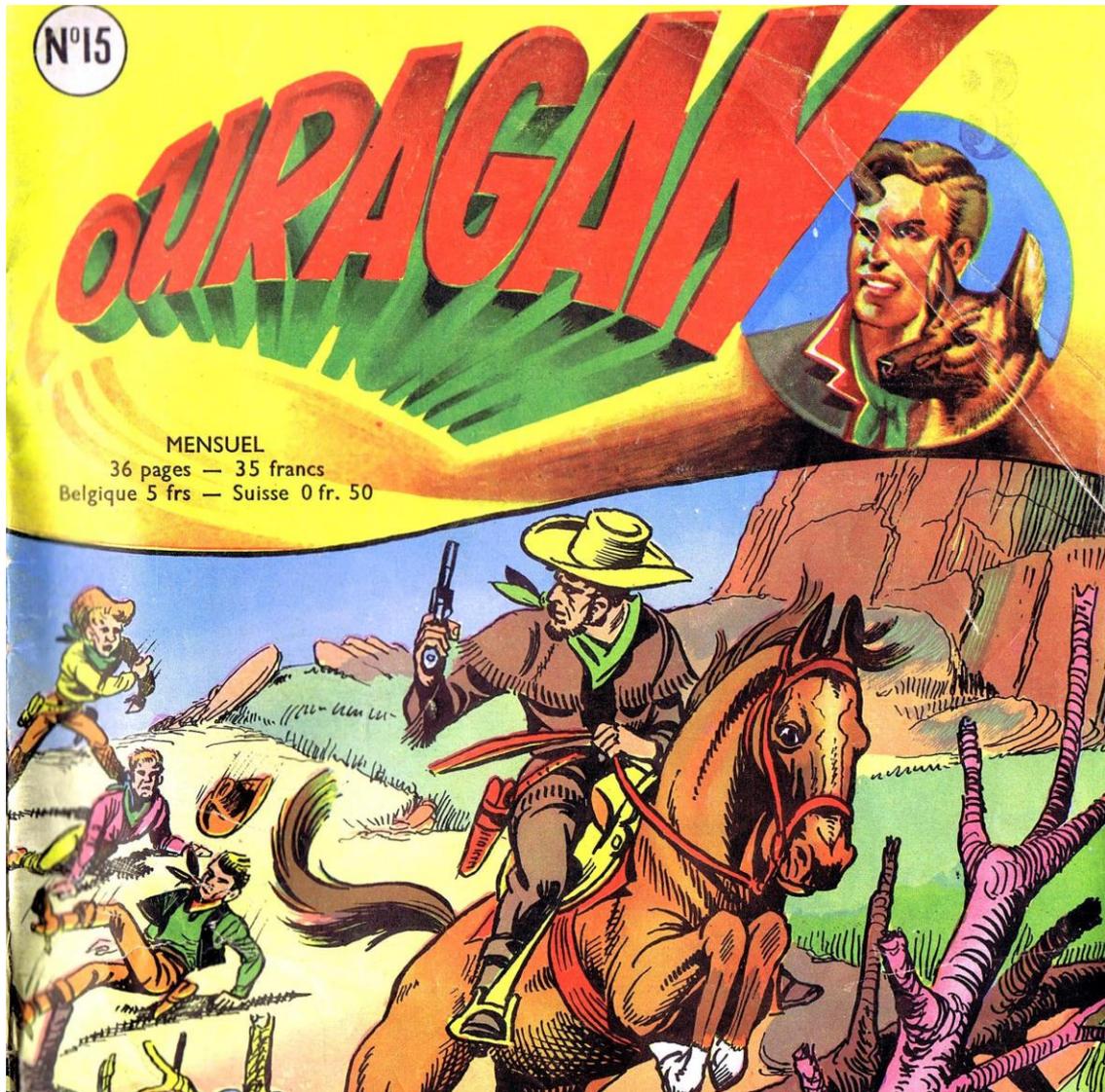
Bien sûr, excepté la couverture et le quatrième plat, c'était du noir et blanc qu'un amateur de BD d'aujourd'hui ne serait plus apte à apprécier. Mais pour nous c'était l'ordinaire, sans importance, puisque la couleur, c'est nous qui la mettrions par la force de l'esprit et de l'imagination. Et d'ailleurs en RC, bientôt en PF, il n'y avait guère que cela. C'était d'époque. Et c'était vraiment une grande époque, où tout ce matériel se mélangeait avec les albums, Tintin, Lombard ou Dupuis, en dur ou en souple, ceux-ci pourtant, de par leur prix, beaucoup plus difficiles à acquérir.

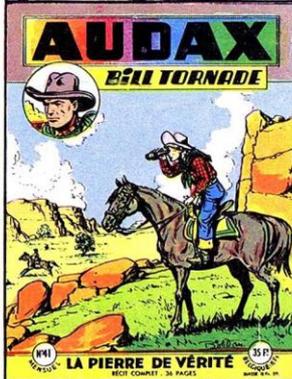
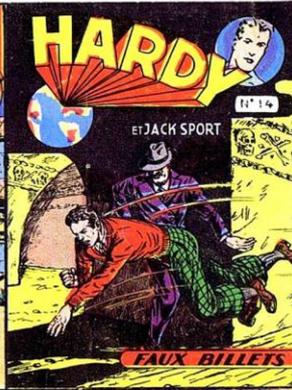
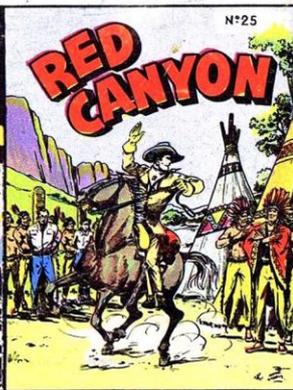
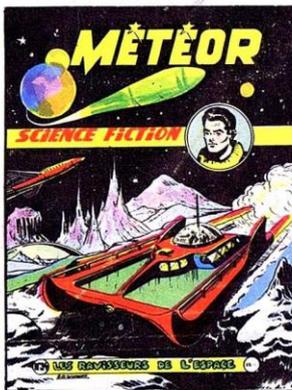
Mais attendez, ce n'en est pas fini avec ces fameux Artima dont les quatrième plats nous fascinaient tout autant que les couvertures. Là étaient imprimées toutes celles des récits du mois en format réduit. Voilà à chaque fois cette production mensuelle étalée sur cette dernière page, vraiment fastueuse quand elle était encore parfaite, bien plate, sans pli, sans rayures, avec peut-être même encore le lustré et les odeurs des encres d'imprimerie ! A saliver. Les voilà donc tous là, ces fascicules que nos finances ne nous permettraient pas de tous acheter. Cette production mensuelle, ces merveilles. Où naturellement il y avait les séries préférées, pour moi les westerns, avec Ouragan, Tempest, Tex Bill, Red Canyon et puis bientôt Chico Juarez dans Audax. Et tous au kiosque du Pont de Mme albertano avaient régné en seigneur sur la banquette basse où on les choisissait.

Oui, pour ces 4^{ème} plats, carrément l'illumination. Je les contemple encore aujourd'hui. Je lis entre les petites illustrations les recommandations de la maison Artima qui osait affirmer qu'il ne fallait pas se procurer des séries concurrentes, eux seuls capables d'offrir des récits sains et divertissant à leurs lecteurs ! Et qui prolongeaient leurs conseils en posant qu'il fallait bien garder ces fascicules afin de pouvoir les relire plus tard tandis qu'ils seraient vite épuisés. Sages conseils que la plupart d'entre nous ne respecterait pas, puisque tous se désintéresseraient bientôt de cette production. Je découvre aussi les petits caractères qu'il y avait tout en bas de cette dernière page, où apparaissait le nom curieux de Keirsbilk gérant, celui-là même qui nous avait accompagnés pour ce grand voyage dans le monde fabuleux de la lecture et cela pour les meilleures années de cette enfance après lesquelles, je l'avoue, plus rien ne devrait être pareil. J'avais sans doute déjà mangé mon pain blanc !

Hommage donc à vous tous, Ô vous les dessinateurs d'autrefois. Vous avez embelli quatre ans au moins de cette vie passée, cet espace-temps si important pour notre formation intellectuelle et culturelle. Vous vous appeliez Gire, Melliès,

Gosselin, Dansler, Giordan, et ce que vous nous avez offert, par ce travail intense, reste fabuleux.





ATTENTION ! !
Amis Lecteurs, qui suivez régulièrement les
Récits ARTIMA
 SEULS, les titres figurant sur cette page font partie de la
COLLECTION ARTIMA
 Si l'on vous suggère l'achat d'autres revues, même de format identique aux
 nôtres, dites-vous bien qu'il ne s'agit pas de RÉCITS « ARTIMA » et
 ne CONFONDEZ PAS.
 D'ailleurs REGARDEZ AU DOS DE VOS JOURNAUX notre marque
 « ARTIMA » et exigez-la.
 N'acceptez pas ce que l'on vous propose en remplacement.

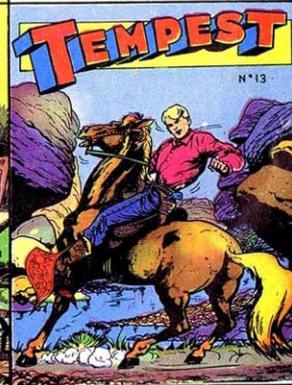
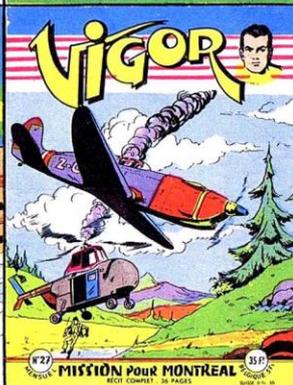
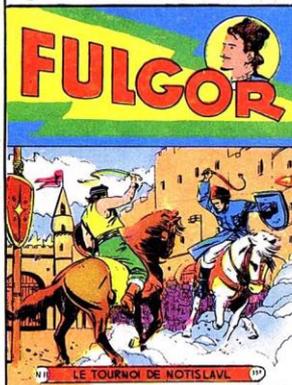


ABONNEMENTS :
 6 mois, 210fr. | 1 an, 400 fr.
 Effectuez vos paiements par
MANDAT CHÈQUE POSTAL
 (bureau de poste) ainsi libellé :
ARTIMA
TOURCOING (Nord)
 C. C. P. LILLE 1636.27



**TOUS LES JOURNAUX
 FIGURANT SUR CETTE PAGE
 SONT EN VENTE CE MOIS-CI**

AVIS aux COLLECTIONNEURS
 Nous vous signalons que les
 N°s ci-dessous sont épuisés :
AUDAX : 1 à 18 inclus, 20, 29.
DYNAMIC : 1 à 30 inclus.
**AVENTURES-FILM : 15, 17,
 21.**
ARDAN : 1 à 8 inclus, 14.



Comité de Direction :
 HANSELIN Fernand, Directeur de Fabrication.
 DEFLANDRE René, Inspecteur des ventes.
 KEIRSBILK Émile, Gérant.
Éditions ARTIMA-TOURCOING.

Les P.-F. Léonard DANIEL, Loos (Nord) - 20018 - 3 - 56
 Dépôt légal : 1076
 Loi N° 49-956 du 16 Juillet 1949 sur les
 Publications destinées à la jeunesse.
IMPRIMÉ EN FRANCE



Amis Lecteurs,

COLLECTIONNEZ LES RÉCITS “ARTIMA”

vous posséderez la plus sensationnelle série d'histoires dessinées. Conservez votre collection pour la relire plus tard, car elle vous captivera toujours. Ne vous démunissez pas d'exemplaires de votre collection, car vous risqueriez de ne plus les trouver. Gardez-les en bon état et précieusement car ils deviendront rares, beaucoup de numéros étant déjà introuvables.

Pour les TOUT-PETITS “ARTIMA” édité de charmants illustrés :
DIDINE — ENTRE AMIS — MITCHI — KENI

Tempest no 17, de juillet 2023.